



NAITRE ET VIVRE

Association pour l'étude et la prévention de la Mort Subite du Nourrisson et l'accompagnement des parents en deuil d'un tout petit.

5 rue de la Pérouse – 75116 PARIS

Tél. 01 47 23 05 08 – Mail : contact@naitre-et-vivre.org

Site internet : www.naitre-et-vivre.org

Association reconnue d'utilité publique – loi 1901

Réunion du jeudi 22 janvier 2015 avec Marie-Claire CHAIN, psychologue

Les grands-parents face à la disparition d'un tout-petit

Marie-Claire Chain est psychologue. Elle a participé à la création de l'Ecole des Grands-Parents Européens (EGGP) <http://www.egpe.org/index.php>. L'Ecole des Grands-Parents Européens a pour mission de réfléchir au statut des grands-parents dans la famille et la société aujourd'hui, de valoriser, promouvoir leur place et leur rôle.

Une présentation des réflexions de l'EGGP sur la grand-parentalité introduit l'exposé. Elle est suivie par la lecture de deux témoignages recueillis auprès de grands-parents ayant été confrontés à la mort subite d'un petit enfant. C'est à partir de ces témoignages émouvants que notre intervenante développe une analyse du vécu des grands-parents confrontés à ce drame.

Réflexions sur la grande-parentalité

L'EGGP mène depuis 20 ans une réflexion sur la filiation et les modes de relations entre les grands-parents, leurs enfants et leurs petits-enfants.

Quelques points à partager au sujet des grands-parents :

- On ne choisit pas, on ne « naît pas » grand-parent, mais on le devient grâce à ses enfants qui leur offrent cette place en donnant naissance à leurs propres enfants.
- Le plus souvent, les enquêtes réalisées montrent que la naissance d'un premier petit-enfant leur apporte un immense bonheur.
- Bien se situer face à la naissance d'un petit-enfant est important pour les grands-parents. Cette naissance leur ouvre une perspective sur leur avenir, et leur permet d'aborder l'autre rive du vieillissement d'une manière plus sereine. Il y a possibilité de prolongement de leur vie.
- Ils incarnent la permanence du temps, la chaîne des générations. Ils sont un écran protecteur pour leurs enfants et par là même leurs petits-enfants.

Témoignages de grands-parents face à la mort de l'un de leurs petits-enfants

Marie-Claire Chain a interviewé des grands-parents qu'elle ne connaissait pas et qui avaient vécu le décès d'un de leurs petits-enfants. Il était trop difficile pour elle d'interroger des proches ayant vécu ce drame.

Témoignage n°1 (Chantal, 77 ans)

« Cela fait plus de 22 ans que mon petit-fils Pierre est décédé subitement. C'était le premier enfant de mon fils aîné et le second de mes petits-enfants. Il avait 2 mois ½. Ma belle-fille et mon fils me le confiaient souvent. J'y étais très attachée. Il avait dormi chez moi la veille de ce drame et je m'en étais occupé avec joie.

Je l'ai déposé chez la nourrice le lendemain matin et elle m'a téléphoné affolée en début d'après-midi n'arrivant pas à joindre les parents. Elle l'avait trouvé mort dans son petit lit en allant lui donner le biberon. J'ai tout de suite pensé : « Heureusement que cela n'est pas arrivé chez moi » ... Et puis après j'ai été prise dans l'action malgré mon immense chagrin et mes larmes.

Je me souviens de tous les instants qui ont précédé l'arrivée du médecin et de son transport presque immédiat à l'institut médico-légal. Je ne pensais qu'à une seule chose : mes enfants vont arriver trop tard pour le revoir là, chez sa nourrice. J'étais habitée par le chagrin, en pensant surtout à tout ce que cela pouvait représenter pour mes enfants.

Entourés : oui ! Nous l'avons été notamment par un prêtre ami.

Ce qui m'a paru le plus difficile, c'est de ne pas pouvoir échanger autour de moi. Je vivais intensément la douleur de mes enfants et de mon mari qui était très pudique, réservé et silencieux. Je pensais à ma fille qui devait accoucher, à ma belle-fille tout à fait extraordinaire, à mon fils qui avait attendu quelques années avant d'avoir ce petit garçon, le premier.

Je faisais attention que mes autres enfants soient attentifs au chagrin de leur frère et belle-sœur. Pas trop de présence d'enfants ni de jouets devant eux dans les réunions de famille.

Aujourd'hui, je me rends compte qu'autour d'une photo de Pierre, nous pouvons parler de lui avec mes autres petits-enfants qui ne l'ont pas connu. Ma belle-fille et mon fils ont d'autres enfants et ils aiment que je leur parle du petit Pierre et de mon souvenir si précis malgré le nombre des années. »

Témoignage n°2 (Jacqueline, 78 ans - 6 enfants - grand-mère de 22 petits-enfants dont 2 arrières petits-enfants)

« Il y a 17 ans qu'Aurélien est mort. Il avait 3 mois. Je n'oublie pas le cri au téléphone de ma fille qui était à Bombay :

« Maman, Aurélien est mort... ». Il était six heures du matin. C'était son troisième enfant. Plusieurs heures plus tard :

« Maman, est-ce que vous pouvez creuser un trou ? ». Je me souviens de cette phrase qui m'a tellement anéantie. Je me suis évanouie quelques instants.

Aurélien avait été vacciné avec un BCG indien. La France était à l'époque en rupture de stock... J'y ai pensé un moment. Ils sont rentrés avec les deux aînés, sans Aurélien (démarches au consulat, réglées par de très bons amis à eux).

Nous avons accueilli le petit cercueil et entourés de nos onze petits-enfants d'alors, de nos enfants et beaux-enfants nous avons enterré Aurélien en Normandie. On mesure l'énorme souffrance des parents qui ne réalisent pas ce qui arrive. Mon mari et moi étions bouleversés. Voir souffrir nos enfants était insupportable.

« Rentrez les premiers ». Ils étaient seuls derrière le petit cercueil, tellement malheureux et surtout incapables de nous aider. Renfermés sur leur malheur, ils ne parlaient pas. Leurs enfants aînés ne sont pas venus à l'enterrement. Trop jeunes. Pauline, 18 ans aujourd'hui, raconte : « Je ne peux pas dire que j'en ai vraiment souffert ».

Nos enfants ont mis six ans avant d'avoir Clément. Merveilleux petit-fils de 12 ans qui met, aujourd'hui, des mots sur tous les non-dits familiaux et entraîne ses cousins germains vers le cimetière où il aime se recueillir sur la tombe de son aîné qu'il n'a pas connu. Ma fille n'aime pas en parler. C'est moi qui entretiens la tombe et qui en parle avec mes autres petits-enfants. Elle est critique sur le fait que Clément aille au cimetière et elle continue à cacher sa douleur. « Cela me fait très mal, des années après mais c'est ineffaçable. »

Je me souviens avoir couché auprès du berceau vide à Bombay lorsqu'elle y est repartie avec moi qui respectais son silence et ses secrets. « Si vous n'étiez pas venus avec moi, m'a-t-elle dit, je ne serais pas repartie. » J'ai rangé tout, j'ai accepté ses larmes et son intimité avec son mari. C'est cela qui est le plus douloureux. Mon impuissance à l'aider. Seulement être là.

Pour essayer de comprendre sa souffrance, nous restions en silence, nous ne parlions de rien. La photo était là mais on ne racontait pas.

C'est Clément, qui, par sa vitalité et ses mots a tout débloqué. Mais ses parents ne parlent toujours pas et nous avons accepté et apprivoisé en nous que de les aider à peut-être moins souffrir aujourd'hui, c'est de les aimer comme ils sont.

Et comme le dit Christel « moi je l'ai dans mon cœur, pas besoin du cimetière. »

En regardant ma crèche, tous ces temps-ci, il y a 23 moutons et une colombe qui tous les ans prend sa place. Dimanche dernier en voyant la crèche de ma fille j'ai remarqué un ange posé sur le toit. Nos regards se sont croisés et nous nous sommes comprises."

Témoignage n°3

Une grand-mère ayant perdu un bébé il y a 12 ou 13 ans, bébé qu'elle n'a pas vu, qu'elle n'a donc pas pu serrer dans ses bras. Elle a seulement confié qu'elle aimerait bien parler de ce petit-fils mais que ces enfants le refusent."

Analyse du vécu des grands-parents

Comme si c'était hier ...

Ces grands-mères se souviennent de ce qui s'est passé heure par heure avec une grande précision : ce qu'elles ont éprouvé, le visage de leurs enfants, leur chagrin. Il y a comme un besoin de revenir à l'évènement dramatique pour faire revenir ce petit bébé. Même si avec le temps, le chagrin est devenu moins prégnant, quand elles en parlent, elles ont les larmes aux yeux. L'intensité du chagrin est toujours là, c'est comme si c'était hier pour elles, elles n'oublient rien.

Elles restent aussi préoccupées par le chagrin de leurs enfants et le deuil de ces derniers.

Besoin de parler, difficultés à communiquer

Les dates anniversaires de la naissance et de la mort du petit enfant leur permettent de marquer un temps d'arrêt, d'échanger sur ce bébé avec d'autres (autres enfants, amis, ...)

On peut remarquer qu'il n'y a pas de mots pour désigner les parents ou les grands-parents en deuil d'un petit enfant. On peut imaginer que les deuils nommés, tels que veuf/veuve ou un orphelin(e), sont davantage reconnus. Cette absence de mots peut rendre-compte de l'impossibilité de la réalité de l'épreuve.

Freud, qui a vécu la perte d'un enfant, dit dans « Analyse terminée analyse interminable » que cette épreuve est pour l'inconscient « le roc biologique de l'inimaginable ».

On peut avoir peur de perdre son enfant mais il est impossible de l'imaginer, aussi bien pour les parents que pour les grands-parents.

Cette mort renvoie les grands-parents à leur propre finitude, leur propre mort, d'où le besoin d'en parler.

Cependant la communication est compliquée

- **Avec leurs enfants endeuillés** : il est délicat de trouver les mots pour parler, pour faire vivre ce bébé sans être intrusif ou impudique vis-à-vis de leurs enfants. Une distance se crée inévitablement avec eux. Le lien générationnel peut être rompu, surtout s'il n'y avait qu'un petit enfant et d'autant plus quand on ne sait pas quand un autre bébé arrivera. C'est aux grands-parents de veiller à ce qu'il n'y ait pas de rupture et à se prendre en charge. Leurs enfants ne peuvent pas les aider.
- **Avec l'entourage** : les grands parents sont assaillis de questions. Ils se sentent impuissants, anéantis, effondrés. Ils ne peuvent et ne savent pas répondre. Ils sont aussi confrontés aux remarques maladroites des personnes qui commentent l'évènement : « Mais ce n'est pas grave, il était petit ! » ou « Ils en feront d'autres, ce n'était qu'un bébé ! » ou encore « Ce n'est pas possible, il y a eu un accident, quelqu'un s'en est mal occupé... ». Ce sont des phrases qui font mal, même s'ils ne ressentent pas la même culpabilité que peuvent vivre les parents vis-à-vis de la mort de l'enfant.
- **Au sein du couple de grands-parents** : s'il faut reconnaître que c'est une chance d'être en couple face à cette épreuve, la communication n'est cependant pas évidente. Les femmes parlent plus facilement de leurs ressentis et peuvent exprimer des émotions. Leur propre maternité leur permet certainement de le vivre de manière charnelle, viscérale, alors que les hommes

ont une grande pudeur. Ils ne trouvent souvent pas les mots. Ils voudraient aider leurs femmes mais ils ont tendance à se renfermer dans leur chagrin ou à fuir la douleur. Des émotions qui les ramènent à quelque chose de l'ordre de la dépression. Ils cherchent à s'occuper l'esprit, et se plongent plutôt dans l'action.

Paroles d'un grand-père : « Je ne peux pas supporter le chagrin de mon épouse. Elle ne pense qu'à ça. Elle m'entraîne dans son chagrin, moi, j'ai besoin de penser à autre chose. »

Cette réaction différente ne veut pas dire que ce grand-père s'éloigne de son épouse. Il réagit différemment et a besoin d'être compris, lui aussi.

Le deuil nécessite du temps, des échanges. Mais parfois une distance, une rupture s'instaure dans la communication.

- **Avec les autres enfants** : les grands-parents peuvent, en se polarisant trop sur le couple en deuil, négliger leurs autres enfants. Si cela dure trop, ceux-ci peuvent développer une forme de rivalité avec leur beau-frère et belle-sœur éprouvés. Même s'ils n'ont pas vécu la perte de la même manière, ils sont souvent présents, prévenants pour aider leur beau-frère et belle-sœur endeuillés. Ils souffrent de les voir malheureux.
- **Avec les petits-enfants** : la manière de leur parler dépend de leur âge. Il faut faire attention à ne pas leur demander de consoler les adultes, d'être un enfant de remplacement. Un enfant vit la disparition d'une autre manière que les adultes. Il est en phase de structuration. Il est dans la peur de la séparation et vers 3-4 ans il se préoccupe de la mort. A cet âge, « Quand est-ce que tu vas mourir ? » est une question normale posée aux grands-parents. « On meurt quand on a fini de vivre » disait Françoise Dolto.

Face à l'enfant décédé qui a été attendu, espéré, le grand frère ou la grande sœur peuvent exprimer des sentiments contradictoires : chagrin et jalousie ne font pas bon ménage... Il est nécessaire de lui expliquer qu'il n'est pour rien dans cette mort subite, sans quoi il peut être amené à développer une agressivité et une culpabilité dont il aura du mal à se remettre.

Il y a des livres que l'on peut lire avec les petits enfants pour aborder la question de la mort avec eux : « Au revoir Blaireau » par exemple.

Selon que la famille est croyante ou non, les paroles ne seront pas les mêmes.

Même si l'enfant décédé a eu une vie très courte, il est souhaitable de parler de lui à ses futurs frères et sœurs.

Donner du sens à l'événement, ne pas s'enfermer dans son chagrin

Quelques pistes pour réfléchir à ce que cette disparition dramatique peut nous faire découvrir concernant :

- nos attachements en couple ;
- notre manière de vivre avec les autres grands-parents ;
- l'ordre générationnel momentanément anéanti.

Lorsque le grand parent endeuillé vit seul, il doit veiller à ne pas s'enfermer dans son chagrin. Les enfants ont leur vie à faire, il n'est pas souhaitable de ne s'appuyer que sur eux. Il faut échanger entre grands-parents, ou se faire aider.

Chez certains grands-parents le traumatisme est là et le deuil ne se fait pas. Un enfermement dans la plainte s'installe : ce sont des grands-parents « ruminants » qui coupent eux-mêmes toute possibilité de communication. Ils refusent toute aide et ne s'appuient que sur leur plainte.

Pour renaître

Le deuil n'est pas une maladie.

Différentes pistes pour surmonter son chagrin et revenir vers la vie :

- reconnaître la chance d'être en couple pour vivre son deuil ;
- se protéger de l'agressivité ou des réflexions inopportunes ;
- échanger, être écouté par des proches capables d'être présents simplement auprès de nous ;
- être entendu par un spécialiste, dans des groupes de paroles ;
- apprivoiser en soi l'idée que l'expression du chagrin est différente pour chacun de nous. En effet celle-ci est influencée par toute l'histoire générationnelle de la personne. S'il y a eu, par exemple, plusieurs décès dramatiques dans la famille, les mots pour communiquer ne seront pas les mêmes. Il y a des moments où il est impossible de s'exprimer, on reste en silence.

Que faire quand on ne peut pas parler ? On peut se tourner vers d'autres moyens de communication : méditer, agir, écrire seul ou dans des groupes d'écriture, dessiner (même si on ne sait pas), faire des albums de photos du bébé disparu.

La naissance d'un nouveau petit enfant peut être un apaisement, mais pas sa condition.

Echanges avec les participants

Les relations entre les parents endeuillés et les grands-parents

Une maman constate la difficulté à parler : « On se protège mutuellement ».

Des grands parents expliquent avoir des difficultés à communiquer avec leur fils qui a perdu son premier enfant très récemment. Ils ont l'impression qu'il se renferme aussi vis-à-vis de son épouse qui attend un autre enfant. La grand-mère exprime sa douleur de voir ainsi souffrir son fils et ne pas avancer. Elle a peur de le voir s'enfermer. Elle aimerait parler avec lui du nouvel enfant.

MCC : C'est beaucoup trop récent, il faut respecter le silence de ce fils qui souffre et tenter de l'accepter. Voir en face de lui ses propres parents pris dans leur douleur, lui est sans doute insupportable. C'est une souffrance incommunicable qui augmente la sienne. Il fuit ce qui le renvoie à son émotion qu'il ne supporte pas. Il faut comprendre qu'il est plus malheureux encore que ses parents, et prisonnier de sa douleur. Il faut du temps, et ne pas s'inquiéter. C'est naturel, chacun s'exprime comme il est, avec l'histoire qu'il a derrière lui. Il faut faire confiance.

Une maman récemment endeuillée indique que pour elle, cela se passe très bien, elle a toujours eu de bons rapports avec ses

parents. La communication a toujours été facile entre elle et ses parents.

Une autre maman très récemment endeuillée a l'impression que ses parents la « supportent » comme elle est, avec les hauts et les bas fréquents qu'elle traverse. Elle apprécie le fait qu'ils n'attendent et n'exigent rien d'elle. Elle sent bien que ce n'est pas facile pour eux. Elle a besoin qu'ils soient présents pour écouter lorsque l'envie de parler est là. Elle confirme l'impossibilité à gérer la souffrance de l'entourage, parents ou amis.

Un couple de grands-parents reconnaît que pour eux, malgré le drame du décès d'un petit-enfant, cela s'est bien passé avec leurs enfants endeuillés. Les relations ont été saines et naturelles, il y a eu tout de suite des discussions possibles. Chacun a pu parler à sa guise, sans blocages ni d'un côté, ni de l'autre.

Cela dépend sûrement de la nature de chaque personne. Un respect mutuel a dû s'installer.

C'est un moment que l'on n'oublie jamais et les souvenirs sont gravés précisément. Le temps qui passe adoucit les choses, même si dix ans après on pleure encore devant l'album. Il y a d'autres petits-enfants et il faut vivre, et leur donner de l'amour.

MCC : quand il n'y a pas de difficultés de communication, les grands-parents peuvent être porteurs d'apaisement, de patience et de douceur, ce qui est très important. Mais tout le monde n'en est pas capable.

Une maman pense que faire le deuil est plus difficile pour les grands-parents que pour les parents. Les parents sont plus dans l'action, ils travaillent, ils sont vite repris par le fil de la vie. Quand ils ont la chance d'avoir d'autres enfants, ils doivent les faire rire, s'occuper du quotidien, ...

Pour les grands-parents qui sont souvent à la maison, ils ont plus de temps, et peuvent tourner en rond, ruminer. Du fait de leur âge, ils ont été confrontés à d'autres deuils (leurs propres parents, leur conjoint...). Cela peut peser sur leurs ressentis. Les deuils antérieurs peuvent resurgir, du fait de la perte de ce petit enfant et exacerber les choses.

Cette maman évoque le cas de sa belle-mère qui, aidée par un psychologue, a été obligée de se prendre en main et évoqué le deuil d'un mari perdu quelques années avant. Cela a été long mais lui a fait beaucoup de bien. Depuis son regard a changé, elle est plus ouverte et tournée vers les autres.

MCC fait référence aux travaux de Boris Cyrulnik et à la notion de résilience qu'une personne peut développer. C'est la capacité de trouver en soi la force de rebondir après un traumatisme. La personne évoquée précédemment a été prisonnière du traumatisme de la mort de son mari. Elle était encore dans la sidération, incapable de trouver en elle ce point de résilience. La mort de son petit-fils a été un sursaut qui lui a permis de sortir d'elle-même.

Une autre maman témoigne de l'attitude d'une belle-mère qui, parce qu'on ne lui portait pas assez d'attention s'est estimée rejetée, et a décidé de couper tout lien avec ses enfants endeuillés.

Cette maman sait d'autant mieux combien une présence de grands-parents aimants reconforte, même s'ils ont l'impression de ne pas pouvoir aider.

MCC : Il faut prendre ses distances avec de telles personnes dites « polluantes », s'en écarter pendant un certain temps. Elles sont installées depuis longtemps dans une image d'elle-même qui les emprisonne et les empêche d'évoluer.

Une maman évoque la conférence à laquelle elle a assisté avec le psychologue québécois Gilles Deslauriers, sur l'impact du deuil dans la famille élargie. Il a été observé que la communication après le décès d'un enfant est souvent liée à la manière dont se faisait la communication au sein de la famille avant ce deuil.

Il y a beaucoup de grands-parents qui disent avoir peur pour leurs enfants, mais ce ressenti vient souvent d'eux, c'est de leur propre peur qu'ils ont peur.

Les relations entre les grands-parents et les autres petits-enfants

MCC : Pour une des femmes d'un des témoignages du début, les parents endeuillés font face sans se poser de questions, ils sont dans la vie, agissent, ... Il y a pour eux comme un déni de la réalité. Et auprès de l'enfant suivant, ce sont les grands-parents qui mettent des mots sur le drame. En prenant ainsi la place des parents, ils mettent l'enfant dans un décalage qui risque de lui faire perdre les repères générationnels. Il faut faire attention quand on est grands-parents à ne pas prendre la place des parents auprès des petits-enfants.

Un grand-père qui vient d'avoir une petite fille s'interroge sur la manière dont, plus tard, il lui parlera de l'enfant décédé. Il voit son rôle comme un petit peu en retrait.

MCC : Les grands-parents sont la mémoire de la famille. C'est surtout leur propre histoire, leur propre vécu qu'ils peuvent transmettre. C'est aux parents de parler de l'enfant disparu, et cela peut se faire très jeune. C'est important que les grands-parents échangent avec leurs enfants sur la manière dont ils souhaitent que soit abordé le sujet avec les petits-enfants.

Un moyen d'ouvrir la communication avec les parents endeuillés : discuter avec eux de ce qui sera dit aux autres enfants à propos de l'enfant décédé. Ce sont les parents qui doivent décider si l'on dira que cet enfant est dans le ciel ou enterré, ...

Dans certaines familles, on ne parle pas. La mort subite d'un enfant peut rester cachée aux enfants suivants, mais l'enfant qui suit perçoit le non-dit. Comme dans l'histoire personnelle racontée par le psychanalyste Philippe Grimbert dans son livre « Un secret ». Dès la grossesse les parents peuvent parler à l'enfant suivant, lui exprimer leur espérance en la vie, lui dire qu'il est attendu. Et après la naissance, il est souhaitable de lui raconter assez vite qu'il y a eu quelqu'un avant lui, de manière à ce que cela se fasse naturellement. C'est du bon sens, mais dans certaines familles, cela ne peut pas se faire et l'enfant suivant rencontrera des problèmes psychologiques.

Les enfants comprennent très bien tout ce qui se passe, ils ont besoin que l'on mette des mots qui disent clairement les choses. Cela évite les fantasmes et leur donne des explications aux attitudes de leurs parents en souffrance.

Dr Elisabeth Briand-Huchet : Toute la prise en charge médicale mise en place et mûrement réfléchi pour l'accueil des morts subites n'a pas seulement pour but d'aider les familles à faire face au deuil immédiat. Il a aussi et surtout pour finalité de leur permettre l'accueil d'autres enfants dans les meilleures conditions possibles. Le suivi des familles se fait dans cette idée que la plupart des parents auront, au moment qui sera le leur, d'autres enfants. Cette prise en charge médicale pédiatrique prépare les conditions pour la suite.

Il y a 30 ans les premières prises en charge ont été motivées par le fait qu'on voyait arriver des femmes qui venaient accoucher de l'enfant suivant, sans qu'il n'y ait eu de mots mis sur le décès de l'enfant précédent. Ce n'est pas juste au moment de la naissance

suivante qu'on peut récupérer ce qui n'a pas pu être travaillé avant. C'est sur cette préoccupation que ce sont construites les prises en charge médicales suite au décès d'un enfant. Le suivi des familles se fait aujourd'hui dans cette optique.

Faire confiance à ses enfants

Dr Elisabeth Briand-Huchet : A l'hôpital, il faut souvent faire passer le même message aux grands-parents : « Faites confiance à vos enfants, ils vont trouver des ressources ». Leurs enfants ne savent pas qu'ils ont en eux ces ressources-là, car ils n'ont jamais vécu une telle catastrophe, mais ils vont les trouver.

Il y a beaucoup d'inquiétude de la part des grands-parents sur la capacité de leurs enfants à faire face, et en réalité ceux-ci avancent. L'expérience le montre : il ne faut pas assister ses enfants, ni les surprotéger. Ils vont se poser des questions, trouver leurs réponses, faire leur chemin ... et cette voie qu'ils trouveront sera peut-être surprenante pour les grands-parents.

Une grand-mère confirme avoir été épatée de la réaction de ses enfants.

MCC : Dans les groupes de parents qu'anime l'ECGP, beaucoup de grands-parents ne vivent que pour la famille. Ils doivent apprendre à s'occuper d'autre chose, à avoir d'autres centres d'intérêt que leurs enfants et leurs petits-enfants. Le surinvestissement conduit souvent à des déceptions, car les petits-enfants grandissent et prennent de la distance vis-à-vis de ces grands-parents parfois trop possessifs ou intrusifs.

Conclusion

La perte d'un petit enfant ne s'oublie pas. L'enfant disparu a sa place dans la généalogie familiale et il manquera toujours. Les grands-parents doivent vivre avec la perte et non pas dans la perte. Cela permet d'avoir une distance entre l'émotion et la manière dont on la vit.

« Accepter peu à peu de faire confiance à la vie donne aux grands-parents de la force pour assurer la continuité de leur lignée. » écrit Joan Didion dans « L'année de la pensée magique ».

Quelques autres citations en échos avec ce qui a été dit :

« Voilà la chose la plus difficile : apprendre à vivre avec ses disparus, les aimer infiniment pour ne pas être dévoré par le manque, faire de cette pensée douloureuse une pensée calme, passer de la douleur brute à la douleur fragile, cela demande du temps et de la persévérance. » Véronique Poivre-d'Arvor

« Que nous ressentions le deuil comme un état intangible n'empêche pas de vivre. Du simple sentiment de la vie, il résulte la possibilité d'être joyeux. » Bernard Chambaz

« La peine est la chose la plus individuelle qui soit et en même temps une expérience universelle. » Anne Lindberg

Bibliographie donnée par Marie-Claire Chain

Sur le statut de grands-parents

- *Grands-Parents*, de Claudine Attias-Donfut et Martine Segalen- (édition Odile Jacob, 2007)
- *Le Siècle des grands-parents. Une génération phare, ici et ailleurs* de Claudine Attias-Donfut & Martine Segalen – (édition Autrement, 2001)

Autour de la Mort d'un enfant

- *Ce lien qui ne meurt jamais*, de Lytta Basset- (édition Albin Michel, 2007)
- *Lorsque l'enfant disparaît*, de Ginette Raimbault- édition Odile Jacob, 1996
- *Repères pour vous parents en deuil*, de Sparadrap (petit livret de références en vente à Naître et Vivre)
- *La mort subite du nourrisson, un deuil impossible ?* Philippe Mazet, Serge Lebovici (édition PUF, 1996)
- *La mort subite du nourrisson, comment vivre sans lui ?* collectif – (collection vivre et comprendre - chez Ellipses, 1998)
- *Approvoiser l'Absence*, d'Annick Ernoult-Delcourt- (édition Fayard, 2008)

Et pour les enfants

- *Un petit frère pour toujours*, de Marie-Hélène Derval - édition Bayard Poche (réalisé et en vente par Naître et Vivre)
- *Au revoir Blaireau*, Susan Varley (édition Gallimard jeunesse).

Compte rendu réalisé par Martine Roffi et validé par Marie-Claire Chain